

LA VILLE DE FLORENCE DANS L'OEUVRE DE UGO FOSCOLO

Parmi les trois villes dont on reconnaît l'importance dans l'oeuvre de Ugo Foscolo, Florence occupe une place de choix. En effet, si Zante / Zacinto constitue la patrie sentimentale du poète, si Venise a représenté pendant plusieurs années sa patrie politique, Florence s'affirmera comme la véritable patrie poétique, le lieu privilégié où mythe et réalité se confondront.

Pour mettre en évidence les rapports qui unissent Florence à l'éternel exilé que fut Foscolo, nous examinerons de quelle façon se crée, se révèle et s'affirme le mythe de Florence dans l'oeuvre foscolienne, dans une perspective chronologique, des *Ultime lettere* à la poésie des *Grazie*.

I- La naissance du mythe : de Venise à Santa Croce

A la fin du XVIII^e siècle, Florence est la capitale du Grand Duché de Toscane. Ce n'est qu'une capitale régionale qui a perdu son rayonnement dans les domaines de la finance et de la politique. Elle conserve toutefois une aura culturelle due à l'attrait nouveau de l'Europe pour les beautés artistiques de la péninsule, attrait ravivé par les découvertes archéologiques faites à Rome et par les écrits sur les arts comme ceux de Jean Joachim de Winkelmann en 1764.

Avant 1799 Florence est totalement absente des écrits du poète tout absorbé par les événements politiques qui placent Venise au

centre de ses intérêts ⁽¹⁾ C'est aussi l'époque du *triennio giacobino* ⁽²⁾ (de 1796 à 1799) où apparaît pour Foscolo la possibilité d'envisager une patrie qui soit également un Etat, mais aussi d'associer la littérature et l'action dans ses *odes* (*Oda a Bonaparte Liberatore ; Ai novelli repubblicani*).

Si Florence apparaît dans les *Ultime lettere*, elle ne constitue qu'une étape dans les pérégrinations du protagoniste. Apparition marginale d'une ville où le poète se trouve en situation d'exilé après la chute de la République de Venise et le Traité de Campoformio. Il s'agit d'un poète qui ne voit pas la ville de Florence en elle-même mais uniquement ses monuments, ses tombeaux. Nous assistons déjà à une métaphore de la ville, le protagoniste du roman, Jacopo, affirmant sans la moindre précision concrète : "Dovunque io mi volga, trovo le case ove nacquero, e le pie zolle dove riposano que' primi grandi Toscani" ⁽³⁾

Dans les sonnets de 1802-1803, la vision de Florence se réduit à Santa Croce avec ses tombeaux et cénotaphes des gloires de la culture italienne. Le passage de la métaphore au mythe se fait donc sans hiatus. Florence s'impose comme le berceau de la culture, le paradigme de toute l'Italie. Le sonnet *all'Italia* fait d'ailleurs écho au propos de Jacopo dans la lettre du 25 septembre : "In queste terre beate si ridestarono dalle barbarie le sacre muse e le lettere".

Dans ce sonnet, la langue latine ... "il gran dir che avvolgea / regali allori alla servil tua chioma" n'est célébrée que pour mettre en évidence, par un glissement subtil, la valeur de la langue toscane

"anzi il toscano tuo parlar celeste
Ognor più che di tua divisa veste,
sia il vincitor di tua barbarie altero".⁽⁴⁾

Dans cette première phase où Foscolo est engagé dans l'action politique et plein d'espoir dans un changement, la présence de Florence se perçoit de façon épisodique et liminaire, même si elle

(1) Foscolo était patricien, membre du Consiglio Maggiore. Il ne participait donc pas seulement de droit à la politique de Venise, mais y était obligé.

(2) Le *triennio giacobino* représente une période où le mouvement patriotique s'est affirmé. Né le plus souvent de la transformation en "clubs révolutionnaires" des loges maçonniques, ce mouvement ne fut pas homogène et organisé, et parmi les jacobins italiens rares furent ceux qui songèrent à étendre l'indépendance nationale au-delà du centre de la péninsule.

(3) Ugo Foscolo, *Le ultime lettere di Jacopo Ortis*, in *Poesie e prose scelte*, Ed. Mondadori, 1961, p. 220.

(4) Sonnet *All'Italia*, id., p. 72.

reste la ville où a séjourné le modèle du poète patriote, Alfieri. La ville qui occupe l'esprit du poète c'est Venise, cette patrie politique que Campoformio lui a enlevé. On peut penser que devant l'impossibilité de trouver une patrie réelle, Foscolo se soit tourné vers la glorification d'une patrie littéraire. La présence importante de Florence dans la poésie des *Sepolcri* semble donc naître de l'échec du mouvement jacobin.

La Florence des *Sepolcri* apparaît comme un mausolée où couve la flamme d'une renaissance future. La ville réelle n'intéresse pas le poète. A ses yeux compte surtout la valeur symbolique d'une cité aimée des dieux :

"Te beata, gridai, per le felici
aure pregne di vita, e pé lavacri
che dà suoi gioghi a te versa Appennino !

...
ma più beata che in un tempio accolte
serbi l'itale glorie..."⁽⁵⁾ (vers 165-181)

Cette vision de Florence correspond cependant à une période de désengagement politique du poète, à un repli dans la lutte patriotique. Le poète remplace des termes d'action par un lexique de l'espoir et avec l'affirmation de la présence des tombeaux de Santa Croce, Foscolo nous paraît s'éloigner de la poésie militante ; ce n'est plus des actions héroïques qu'on attend la gloire de l'Italie, mais du rayonnement de l'esprit et des grands écrivains :

"Ché ove speme di gloria agli animosi
intelletti rifulga ed all'Italia,
quindi trarrem gli auspici..."⁽⁶⁾ (187-189)

La poésie des *Sepolcri* consacre la transformation de Florence en autel des arts et il restera au poète exilé la mission de rappeler les actions glorieuses des grands hommes :

me ad evocar gli eroi chiamin le Muse" (228)

De ville symbole d'un passé glorieux Florence va devenir sous la plume de Foscolo le haut lieu d'une création mythique.

⁽⁵⁾ *I Sepolcri*, id., p. 128-130.

⁽⁶⁾ Ibid.

II - De Santa Croce à Bellosguardo

Après 1800, la réalité politique italienne se forge de plus en plus sans l'aide des intellectuels que la crise du réformisme a éloigné des princes dirigeants. Foscolo refuse toute allégeance au pouvoir et conserve ainsi une *libera cetra* au prix d'un isolement à la fois réel et littéraire. Le poète a quitté Santa Croce pour se réfugier sur les coteaux de Bellosguardo dans une *splendida reggia* afin d'élever un autel aux Arts. Florence qui, au travers des tombeaux de Santa Croce conservait quelque réalité, se transforme dans les *Grazie* en mythique "Flora". Il ne s'agit plus d'une ville mais d'un espace irréel recréé par le poète :

"Fra l'arti io coronato e fra le Muse
 alla patria dirò come indulgenti
 tornate ospite a lei, sì che più grata
 in più splendida reggia e con solenni
 pompe v'onori : udrà come redenta
 fu due volte per voi, quando la fiamma
 pose Vesta sul Tebro, e poi Minerva
 diede a Flora per voi l'attico ulivo."⁽⁷⁾ (vers 159-166)

L'évocation des grandes figures du passé, Dante, Pétrarque, Boccace, n'a plus pour objectif de susciter une *speme di gloria* mais d'élever l'autel de la poésie : *una gentile reggia ale Muse*. Cette présence idéalisée de Florence - Flora dans les *Grazie* correspond donc à cette religion de la beauté qui maintenant, chez Foscolo, l'emporte sur l'aspiration à la gloire et sur l'engagement civil, le *liber'uomo* est devenu *poeta vate*.

Ce qui apparaît paradoxal dans cet examen du mythe de Florence dans l'oeuvre de Foscolo c'est que l'importance accrue de la ville dans l'oeuvre poétique se traduit par un effacement toujours plus grand du réel florentin comme si de la ville ne restait de vivant pour Foscolo que le nom.

⁽⁷⁾ *Le Grazie*, id., p. 163.

De la Florence réelle nous sommes arrivés au symbole de Santa Croce, puis à l'allégorie de Flora pour finalement nous établir, sur les traces du poète, dans une atmosphère de chants et de danses sur les collines de Belosguardo. S'agissait-il pour autant d'un isolement dans une tour d'ivoire ? La tentative de Foscolo était peut-être d'établir, par le biais de cette Florence mythique, un relais entre les hommes tourmentés et le monde harmonieux de la poésie. Une possibilité restait offerte à l'homme, mais surtout au poète, de retrouver dans ces lieux consacrés, l'harmonie et la paix du cœur, et ceci malgré une réalité qui allait au rebours de ses aspirations politiques. Le poète retrouvera Santa Croce en 1871. Les cendres de Foscolo retourneront auprès des grands Florentins, dans une Florence bien réelle puisqu'elle avait été quelques années auparavant la capitale d'une Italie enfin unifiée, comme Foscolo le souhaitait.

Luigi De Poli